



Djerba

Rarement visitée, desservie seulement de loin en loin par quelques paquebots, toute proche de la Tripolitaine, l'île de Djerba a gardé jusqu'ici intacte sa physionomie orientale. M. Amaury Vincent en a gardé un très vif et très particulier souvenir et l'on sent combien il a été frappé du charme très pénétrant de cette contrée encore presque inviolée des Européens.

DE Gabès, par le vapeur italien, on gagne en cinq heures la côte de Djerba. Le navire a pris la direction de l'orient. Il décrit une large courbe pour éviter les bas-fonds qui bordent les Syrtes. Puis, sitôt que les plus hauts palmiers de l'oasis tunisienne disparaissent à l'horizon, il mouille. Djerba !

On cherche l'île des yeux, s'étonnant de ne pas la voir de suite. Une longue ligne verte, distante d'environ dix-huit kilomètres, émerge à peine des flots, assez semblable avec ses palmiers à quelque dos chevelu de varechs de monstre marin. Des barques, tartanes, felouques ou sakholèves, cinglent vers nous et accostent. Ce sont elles qui emporteront voyageurs et bagages vers le rivage ; car la mer est en cet endroit si peu profonde que le navire ne peut approcher davantage.

L'eau est calme et transparente. Le soleil fait briller le sable du fond. On distingue des coraux, des bancs d'éponges, des poulpes qui fuient à notre approche. Des barques de pêche à grande voile grecque parcourent la mer. Un vent frais nous pousse ; dans deux heures nous serons à terre.

La côte, à mesure que l'on avance, donne une impression encore inconnue. C'est toujours, comme en Tunisie, des plages désertes, des palmiers, de blanches koubbas, la multitude des minarets, mais avec quelque

chose de plus vague et insaisissable, d'une étrangeté souverainement orientale. Le paysage semble moins brûlé, moins africain qu'ailleurs. C'est une oasis qui rappelle plutôt l'Asie, sous le soleil saharien. Peut-être

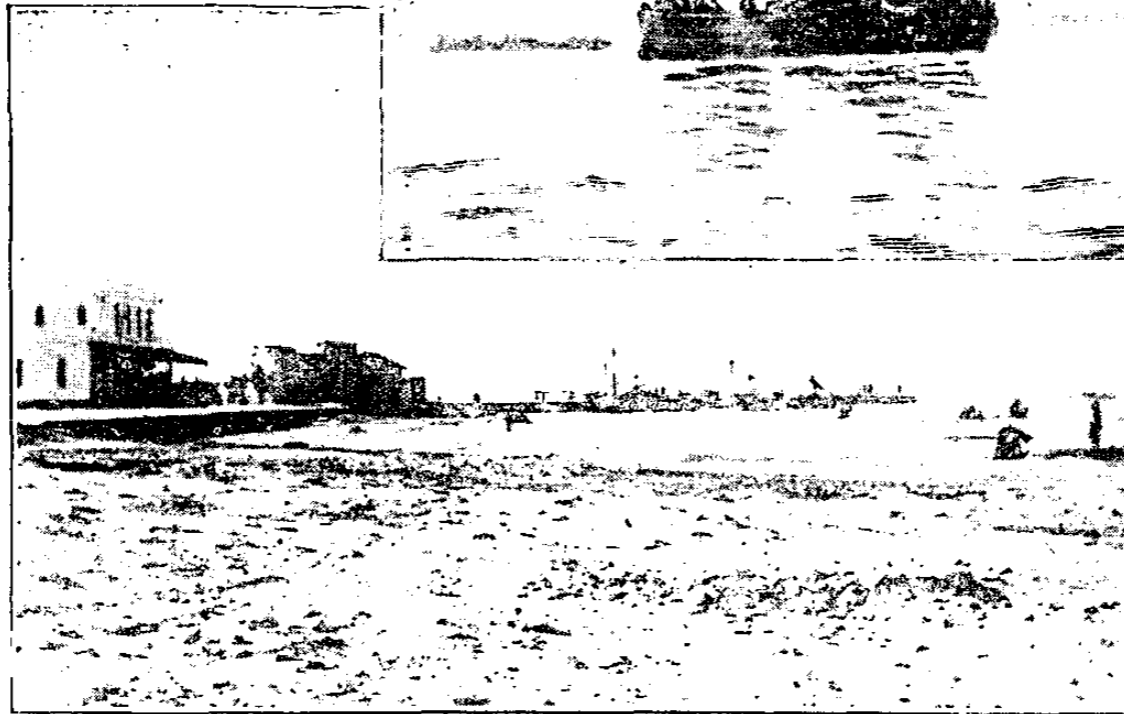
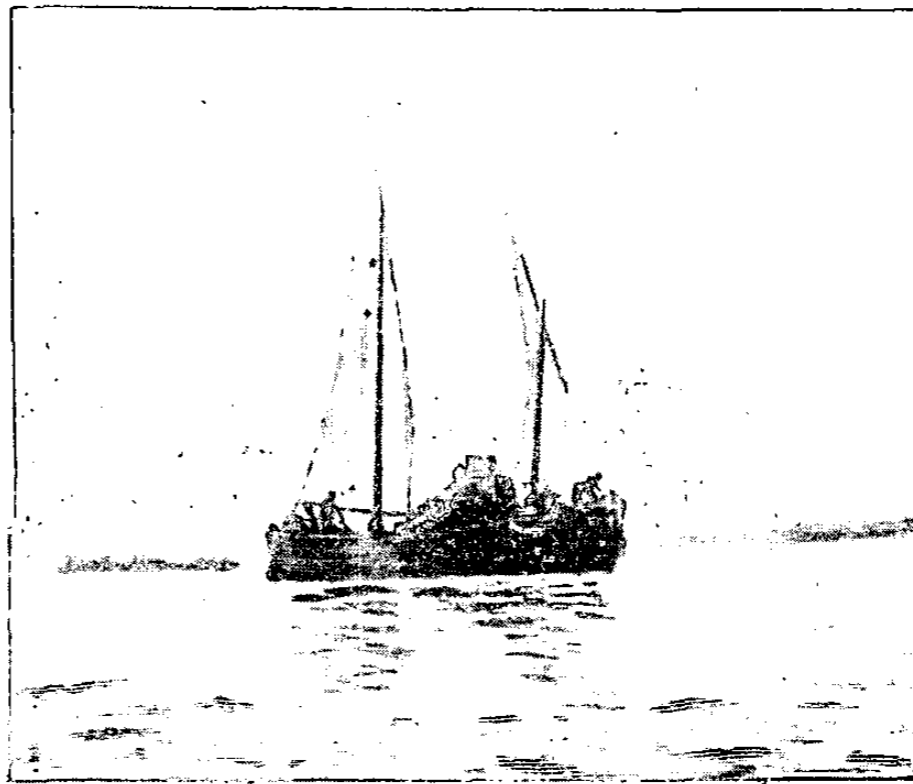
cette sensation vient-elle de la vue d'un bordj délabré, dont les murailles rousses gardent la plage ; peut-être aussi à cause de curieux minarets turs, ronds, pointus en pigeonniers, et qui semblent modelés sur un tour de potier, en grossière imitation de Constantinople.

Nous passons à travers les

pêcheries. De grandes claies verticales forment couloirs vers des nasses de bambou, et le poisson se prend à marée basse. Car sur cette côte de Djerba, la mer elle-même se conduit autrement qu'ailleurs. Un des rares endroits de toute la Méditerranée, elle y a ses flux et ses reflux, à cause de la pente à peine sensible qui mène du rivage à la haute

mer. Les pêcheurs ne se servent point de barques pour venir recueillir leur pêche. Ils s'avancent dans l'eau, et souvent jusqu'à plusieurs kilomètres au large, sans avoir le flot plus haut que la ceinture.

On aborde sur une plage morne et caillouteuse où des négresses lavent des pagens bariolés, en montrant leurs dents blanches. Point d'habitations, hormis les bâtiments des douanes beylicales, et un tout petit



1. FELOUQUE DJERBIENNE. — 2. PLAGE DE DJERBA.

Photographies de M. Amaury Vincent.

cube resplendissant de chaux nouvelle, qui sert d'église orthodoxe pour les pêcheurs grecs. Mais la masse imposante du bordj retient les regards.

Ce château a conservé une allure romantique qui ne messied point au paysage. On y accède par une terrasse garnie de vieux canons à demi enterrés. Un pont-levis franchit le fossé; une porte s'ouvre du côté de l'orient, puis d'interminables couloirs. La disposition intérieure est turque, car de nombreux changements furent exécutés sous la domination de Constantinople. Voici les salles de garde, les banquettes où se couchaient les chaouch, les râteliers où l'on suspendait les armes. Deux pentes mènent en haut des remparts crénelés; l'un regarde vers la mer, l'autre vers l'intérieur de l'île; ils sont réunis par des chemins de ronde.

Des inscriptions au-dessus de réduits écroulés étonnent : *Corps de garde, Officiers, Manutention...* Ce sont, avec quelques débris militaires qui encombrant les cours, gibernes, sacs défoncés, buffleteries, les seuls souvenirs de la garnison française qui, depuis la conquête (1882) jusqu'en 1893, occupa le bordj. Maintenant il n'y a plus à Djerba d'autres soldats (?) que les gendarmes du Bey.

Un Européen construisit ce fort. Il se nommait Roger de Lauria, et était gentilhomme sicilien. Quelques galères bien grées l'amènèrent vers 1342 avec ses hommes d'armes sur les plages de Djerba, soit qu'il voulût uniquement faire le commerce et les échanges, soit pour « gagner nouvelles terres barbares à quelque roy de la chrétienté ». Le jurisconsulte de Thou, père du de Thou qui conspira sous Louis XIII, dit dans sa chronique que les habitants l'accueillirent; il les pressura et opprima, et se vit forcé, pour se préserver des rebelles, de se réfugier en un château qu'il édifia, et d'où il eut haute main sur l'île entière. Même, ayant étendu son pouvoir sur d'autres îles de la côte tunisienne, il s'intitula « roy de Gerbeh et Querquena ».

Cette « royauté » des Lauria dura deux siècles, jusqu'au jour où les Espagnols, vainqueurs chez eux des Maures, les poursuivirent jusqu'en Afrique. De leur côté, les Turcs, prenant parti pour leurs coreligionnaires de Barbarie, s'emparèrent de Tripoli. Une flotte quitta l'Espagne sous le commandement du duc de Medina-Celi. Elle prit Tunis, captura le Bey, et, longeant les côtes, fit voile vers Tripoli. Elle parvint à Djerba, et tandis que l'amiral Doria établissait don Alvar de Sande, son lieutenant, avec une garnison dans le bordj des Lauria, Dragut, renégat au service du Sultan, pacha et gran-capitan, venant de l'est, s'emparait du sud de l'île et mettait sa flotte à l'abri dans la petite mer de Bou-Khara. Enfermé par les vaisseaux de Medina-Celi entre l'île et la côte, Dragut put s'é-

chapper, gagner la haute mer, surprendre successivement les deux flottes de Medina-Celi et de Doria, les vaincre et s'emparer du Bey de Tunis, qui fut envoyé à Constantinople.

La garnison espagnole du bordj, complètement délaissée, résista de longs mois, malgré les privations et le manque d'eau douce, au blocus que lui firent subir les lieutenants de Dragut, Pie-Ali et Sinam-Pacha. Resté seul avec peu de combattants, don Alvar de Sande se rendit à Pie-Ali, qui, admirant son héroïsme, lui fit grâce de la vie. Ceci se passait en 1560.

Il y a quelques années, on voyait encore, près du bordj, un funèbre monument élevé par les Turcs en souvenir de leurs victoires. C'était les têtes de 2 000 soldats espagnols que l'on avait cimentées en une sorte de tour appelée Bordj-er-Rious — tour des crânes. —

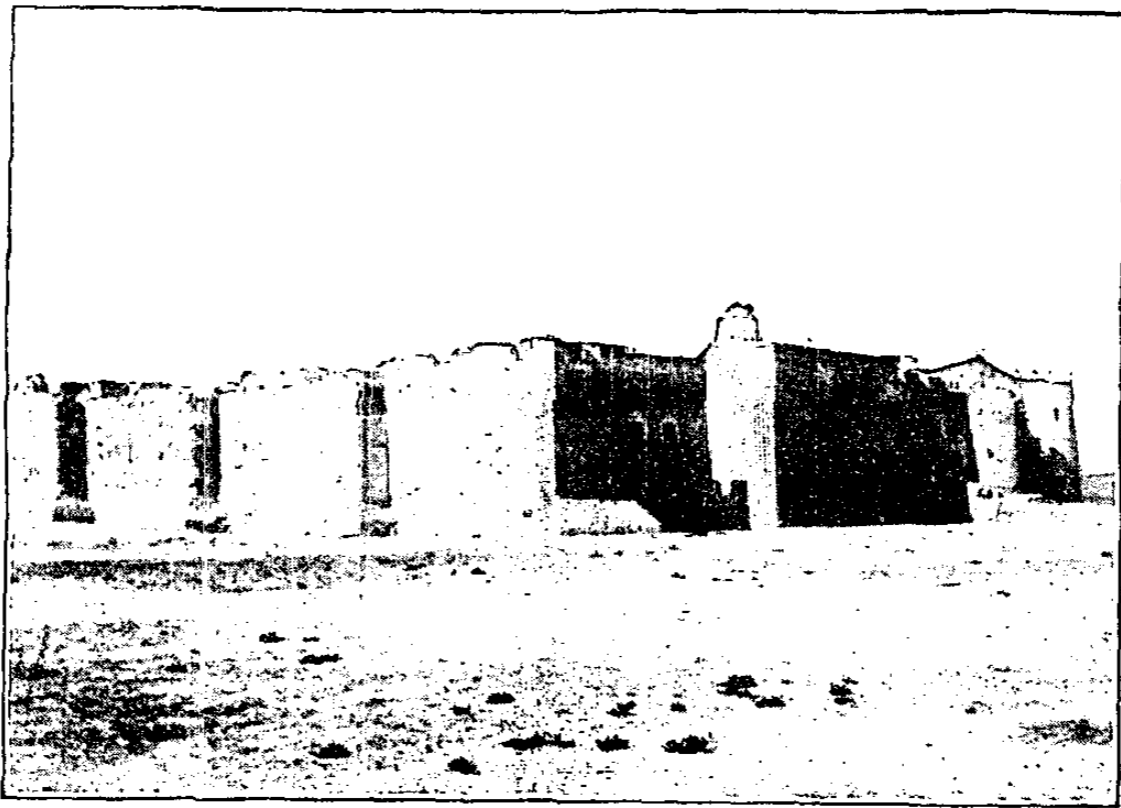
Ce hideux trophée était déjà détruit lors de l'arrivée des Français. Les ossements reposent maintenant dans un caveau du cimetière d'Houmt-es-Souk.

Les historiographes de Djerba regrettent que les archives berbères et turques du château, fort anciennes et curieuses, dit-on, aient été détruites par nos troupes, et aussi que l'on n'ait pu retrouver les souterrains immenses qui, suivant la tradition des Djerbiens, doivent contenir des ar-

mes, de la poudre et les trésors amassés au quatorzième siècle.

On ne trouve qu'abandon et mort, sous ces longues galeries, dans ces patios ruinés; et surtout près d'un minaret branlant qui domine les murailles, où, à l'ombre d'un palmier égaré, une coupole protège les restes de Mustapha Rhazi, guerrier turc, qui mourut en se couvrant de gloire.

Encore quelques palmiers dépassés : voici Houmt-es-Souk, ou simplement le Souk, capitale, marché, résidence des autorités françaises et tunisiennes. Elle est assez éloignée du rivage; une route sablonneuse y mène, bordée d'oliviers et de tombeaux. L'aspect en est féérique, bien que d'une grande simplicité. On croirait voir une toile de maître orientaliste, sobre de tons, ciel et sable, dont l'éclairage seul fait le prix. Un palmier à larges feuilles métalliques, tordu et retordu par le vent, dresse son stipe fragile en pleine lumière. Les voûtes byzantines de la mosquée des Turcs se détachent violemment sur le fond; puis des cubes de pierres, des coupoles blanches de chaux, les minarets de vingt autres mosquées, le tout sans qu'une seule construction européenne vienne détruire l'harmonie de l'ensemble. Mais la lumière, en cette heure de midi, prend une telle splendeur que le plus maigre buisson de cactus, le moindre coin de terre, le moindre pan de mur, prennent aux regards des pro-



BORDJ CONSTRUIT PAR ROGER DE LAURIA EN 1342.
Photographie de M. Amaury Vincent.

portions inattendues, comme si en eux se résumait toute l'étrangeté attirante du sol africain.

Houmt-es-Souk possède cependant un quartier européen, groupé autour des bâtiments du Contrôle civil, où demeurent les fonctionnaires et les traitants ; les trois cents Maltais établis dans l'île y ont aussi leurs masures, près de la chapelle des Pères Blancs.

Dans le quartier arabe, la partie la plus intéressante à visiter est le marché. Il se tient deux fois la semaine, lundi et jeudi, sur un grand emplacement brûlé du soleil, qui s'étend en dehors du bourg, vers le sud. On y vient de tous les coins de l'île : Berbères drapés de couvertures de laine brunes ou grises, poussant devant eux de mignons bourriquets chargés de légumes et de fruits ; Arabes hauts et fiers, en burnous blancs, venus du désert de Medenine au pas lent de leurs chameaux ; Juifs à turbans de couleur se faufilant à travers les groupes, l'échine souple, offrant au plus haut prix des marchandises étranges ; des Nègresses rieuses, empestant la graisse rance de leur chevelure nattée, sont accroupies devant des amas de dattes sèches ou des pyramides de pâtisseries à l'huile, tandis que des Nègres déhanchés, en rond autour d'un tambour, gambadent une bamboula.

A côté de ce marché aux provisions, marché populaire, il y a les bazars, marché plus *select*, qui a donné son nom au centre qu'il a créé, pour lequel même, par une sorte de déférence, on emploie le pluriel en le désignant : *les souks* et non plus *le souk*.

Les souks sont permanents, mais ne les visitez ni le dimanche, ni le samedi, ni le vendredi. Chrétiens, Juifs et Musulmans observent scrupuleusement le repos de leur jour saint particulier, et comme vraiment il ne serait point raisonnable de travailler tandis que le voisin se repose, chacun observe également le repos imposé par les autres cultes.

Donc, quatre jours sur sept, c'est comme à Tunis un va-et-vient continu de vendeurs et d'acheteurs, sous des ruelles voûtées ou couvertes de planches, en des galeries tortueuses et entre-croisées. Chaque corps de métier a sa rue particulière. Voici le souk de la laine, le souk des cuirs, celui des orfèvres, celui des tapis. En de petites boutiques, sortes de niches ouvertes, les marchands, assis dans l'amoncellement des objets, attendent les acheteurs en gardant une attitude hiératique.

Houmt-es-Souk s'enorgueillit de quatre mosquées qui l'entourent.

C'est d'abord la Djemma Turki (Mosquée des Turcs), celle dont le minaret bizarre étonne à l'arrivée.

Puis la Djemma-Sidi-Ibrahim-Djemmi ; son dôme écaillé, peint en vert, surmonté du croissant, m'a rappelé le casque d'acier de Sigurd. Au près de la tombe du saint personnage qui lui a donné son nom, il y a une zaouïa de Tolbas, c'est-à-dire une école pour les étudiants arabes. Chacun d'eux possède une petite chambre, où tout le jour il apprend et récite à haute voix des versets du Coran. A certaines heures, ils se réunissent autour du maître, qui leur explique le livre et les écrits des commentateurs.

La Djemma Ghorba est environnée par le cimetière. Les fidèles sont les étrangers dont le rite musulman n'est pas bien défini. Ils trouvent autour de la salle de prière un abri en de petites niches surmontées de coupoles. L'ameublement en est sommaire : une natte pour s'étendre, une cruche d'eau, un mortier

pour écraser l'orge du couscous. Enfin la Djemma Cheicher multiplie ses dômes très clairs et ses voûtes autour d'un minaret carré. Son architecture est byzantine. C'est une des plus anciennes mosquées. Elle est vouée au culte ouahahabite.

Quittons maintenant la ville pour la campagne, la plage brûlante pour les ombres. Les environs du Souk sont parsemés des derniers souvenirs de l'occupation turque sous le feuillage noir des oliviers. La mos-

quée de Sidi-Zitoun et le cimetière arabe, où l'on voit encore des stèles gravées de caractères koufiques, vieilles de mille ans, avoisinent l'emplacement du camp que Pie-Ali établit pour le blocus du bordj. C'est un champ de pierres, où deux monuments seuls restent debout : une mosquée à ciel ouvert, faite de murs très simples en carré, entre lesquels une armée pouvait prendre place ; une citerne construite par Sinam-Pacha, que les habitants ont pieusement conservée, car on y trouve encore la meilleure eau de toute l'île.

Déjà la mer n'est plus visible. La brise n'apporte plus d'acreté saline, mais l'odeur des champs et des jardins. Du haut de Sidi-Zitoun, l'œil découvre l'île entière, ainsi qu'une oasis immense d'oliviers et de palmiers, entre lesquels se dressent, comme de blanches aiguilles, les minarets de quatre cents mosquées. Les villages sont peu nombreux et s'éclaircissent encore vers le centre. Les indigènes vivent par familles. Chacune d'elles occupe deux ou trois maisons groupées, d'une construction spéciale, d'origine byzantine, et qu'on ne trouve point sur le continent : murs droits, soutenus de contreforts, avec, pour toiture, une suite de voûtes faites de tubes creux en terre cuite, enchâssés les uns dans les autres, et badigeonnés de chaux.

Les Arabes honnissent le travail de la terre, car



HOUMT-ES-SOUK.

Photographie de M. Amaury Vincent.

» la maison où se trouve le soc d'une charrue, dit le prophète Mohammed, ne recevra point la bénédiction d'Allah ». Mais, bien que musulmans, les Djerbiens sont de race berbère, et ne partagent pas l'antipathie des Arabes pour les cultures. Aussi ont-ils transformé leurs terres sablonneuses en de riants jardins. Ils s'étendent à l'entour des habitations : champs d'orge, vignobles, jardins potagers et fruitiers, plants d'oliviers, de telle sorte que l'île prend les allures d'une vaste campagne bien peuplée.

Les Djerbiens ont gardé toutes les qualités de leur race. Ils sont commerçants, industriels, voyagent volontiers, et s'en vont fonder des comptoirs jusqu'à Tripoli, à Constantinople, au Caire. Le commerce de la laine est encore important, bien qu'affaibli par la concurrence d'étoffes italiennes et anglaises. Deux mille tisserands fabriquent les haïks, couvertures et burnous de Djerba, si estimés de toute l'Afrique septentrionale. Enfin les pêcheries d'éponges prospéreraient aux mains de pêcheurs grecs, si l'administration beylicale prenait quelque soin d'eux.

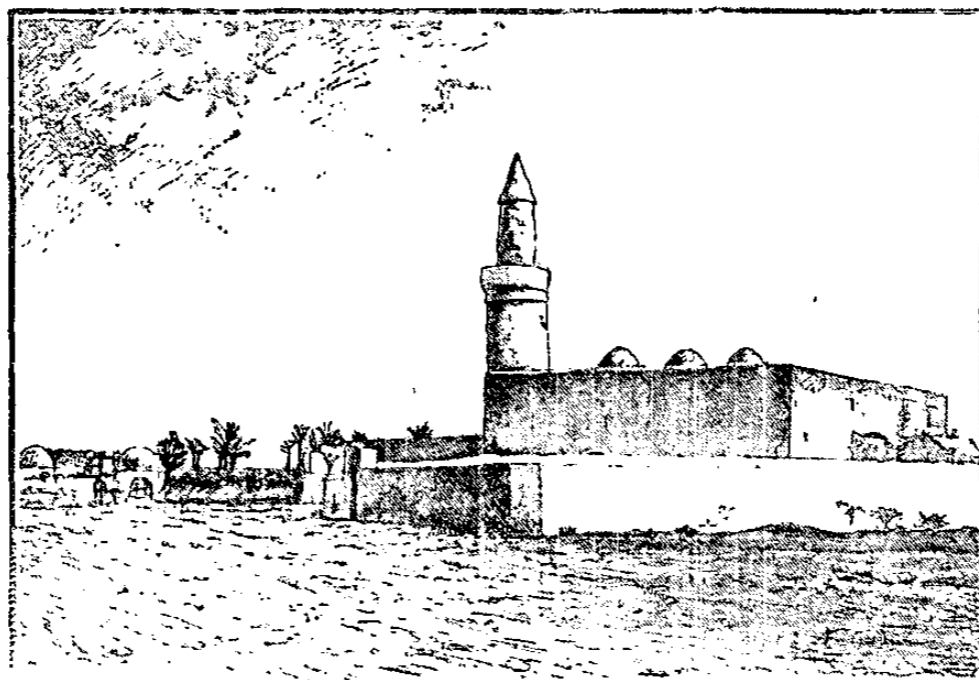
Djerba possède deux villages juifs, deux ghettos. On les nomme Hahara Kbira, Hahara Srira. Nulle part, hormis dans les bas quartiers de Tunis, on ne trouve tant de misères et d'immondices. Tout un peuple grouille dans la pourriture des ruelles. Les hommes portent le turban rayé, signe de leur race, la longue barbe en brousaille. Leurs vêtements sont une culotte bouffante, une chemise qui dépasse en tablier une veste ordinairement bleue et sans manches. Ils vont jambes nues, pieds nus dans des babouches. Les femmes s'enveloppent de couvertures zébrées ; elles ont toutes de jolis visages pâles, de grands yeux noirs, mais les traits mous et fatigués révèlent la race antique et le sang appauvri. Elles se couvrent la bouche à notre approche, par cette pudeur africaine qui veut que ni Juive, ni Mauresque ne montre son visage à un étranger.

Ces gens tiennent à honneur de descendre d'Israélites qui préférèrent l'exil à la captivité fameuse de Babylone. Ils révèrent un temple situé à trois kilomètres au sud, où des prêtres barbus et solennels, coiffés comme les sphinx d'un bandeau rouge tombant sur les épaules à l'égyptienne, gardent les Tables de la Loi que Moïse reçut au Sinaï des mains de Jéhovah. Je ne les ai point vues, ni aucun Juif de l'île, mais les prêtres assurent qu'elles sont dans le sanctuaire. Ils affirment aussi qu'un puits, dans la cour, communique malgré la distance avec celui du temple de Jérusalem. En dépit des souvenirs de la terre de Judée, dont on ne peut malheureusement constater l'authenticité, j'ai trouvé à la synagogue de l'Hagriba l'aspect des autres mosquées, et la salle de prière n'offre non plus rien de remarquable, si ce n'est la coutume que l'on a de faire

prêter serment, en cas grave, devant la porte du Saint des Saints interdit au profane. Tout parjure, dit la légende, meurt dans l'année. La crainte du châtement fait-elle toujours garder la foi jurée ?

Au loin, dans l'extrême sud de l'île, j'ai revu la mer, et au delà les dunes sauvages du Sahara. L'air amollissant et tiède s'y savoure comme un fruit : n'est-ce pas à Djerba que naquit la légende des Lotophages ? Le soleil y est plus chaud qu'ailleurs, le ciel plus bleu, le jour plus clair. J'ai su gré à cette contrée d'être restée vierge encore de colons et de touristes. L'impression d'une Afrique inviolée y persiste, et j'ai gardé souvenir d'une caravane de chameaux qui, le soir, sous le soleil couchant, passait à gué la mer de Bou-Khara.

Leurs longues ombres s'étendaient sur l'eau calme ; leurs jambes grêles y plongeaient, et leurs têtes d'oiseau se penchaient, inquiètes, pour flairer l'écume. Ils foulaient aux pieds les ruines d'une digue, qu'à peine le flot recouvre à marée basse. Les Romains, il y a vingt siècles, construisirent cette digue, pour laisser venir à eux le commerce du Soudan ; l'Islam envahisseur voulut détruire cette œuvre formidable, comme il détruisit toute science sur son passage, et, serpent contre lime, mordit jusqu'à la cime des Pyramides ; les Turcs et les tempêtes en achevèrent la ruine...



MOSQUÉE DES TURCS, A DJERBA.

Photographie de M. Amaury Vincent.

Mais voici que la caravane enfonce plus profondément. Les vagues atteignent les chameaux au poitrail. On traverse le canal de Dragut.

Au temps où la flotte d'André Doria poursuivait sans trêve les corsaires, Dragut pacha s'était laissé enfermer entre la digue et les côtes. Un esclave chrétien lui révéla un canal fort ancien, encombré alors de rochers et de sables, mais qui pouvait être dégagé. 2 000 Maures et Djerbiens travaillèrent à l'approfondir : au bout de huit jours, tout était prêt pour l'évasion.

L'amiral Doria n'engageait point l'attaque. Joyeux d'avoir surpris Dragut en mauvaise position, il s'était empressé d'en faire porter nouvelle à Pierre de Tolède, lui demandant de nouveaux renforts. De plus, Dragut, afin que le bruit des travaux ne pût arriver aux oreilles des assiégeants, ordonna à son artillerie de continuer le feu, nuit et jour. Le huitième jour arrivé, les navires passèrent, glissant sur des billots de bois, halés par des cordages, et Dragut devenu libre, tourna l'île et vainquit Doria...

De la digue romaine, il ne reste plus que quelques pierres, autour d'un donjon écroulé — Bordj-el-Bab — où, le soir, les chameaux hésitants posent leurs pieds mous et lents, tandis que les chameliers, à l'aspect de Djerba, rythment des chants graves...

